ÉLOGE

D'AMBROISE PARÉ,

Restaurateur de la Chirurgie en France;

Ouvrage qui a remporté le Prix, au jugement de la Société de Médecine de Bordeaux, le premier septembre 1813.

PAR LE D.r VIMONT,

Ancien Chirurgien de première classe aux armées; Médecin des Salines impériales de la Meurthe; Médecin des Epidémies pour l'Arrondissement de Châteausalins; des Sociétés de Médecine de Paris, Montpellier, Bruxelles, Bordeaux, Toulouse, et de la Société académique des sciences, lettres et arts de Nancy.

Quo nihil majus melius-ve terris
Fata donavere.
HORAT., *Od.* II, Lib. IV.

A PARIS,

CHEZ J. B. SAJOU, IMPRIMEUR,

Rue de la Harpe, n.° 11.

1814.

Exrait du Magasin Encyclopédique, Numéro de Novembre 1813.

Je dédie l'Eloge d'un grand-homme à l'illustre Percy, le Celse français, notre moderne Ambroise Paré, dont le nom que se disputent tous les Corps savans de l'Europe, les Lettres, les Sciences médicales qu'il honore et enrichit chaque jour par ses travaux, ses brillans succès, son rare savoir, et les belles productions de sa plume éloquente, est également cher aux braves qu'il sait consoler et guérir, et à la nombreuse famille des Chirurgiens militaires dont il a toujours été le guide fidèle, le protecteur dévoué, l'ami généreux et sincère;

Comme un témoignage de ma reconnoissance, de ma profonde vénération et de mon inviolable attachement.

Vimont.

ELOGE

D'AMBROISE PARÉ,

Restaurateur de la Chirurgie en France.

PROPOSER l'Eloge d'Ambroise Paré (1), ce père de la chirurgie française, c'est rappeler de glorieux souvenirs et d'utiles travaux; indiquer les sources pures du vrai savoir; offrir un grand homme et un beau modèle à l'émulation, à la reconnoissance et

(1) « Paré (Ambroise) né à Laval dans le Maine, « fut chirurgien de Henri II, de François II, « de Charles IX et de Henri III. Comme il « étoit huguenot, il auroit été enveloppé dans « l'affreux massacre de la Saint Barthélemy, si « Charles IX, qui tiroit lui-même avec une arque- « buse sur ses sujets, n'eût enfermé Paré dans sa « chambre, en disant qu'il n'étoit raisonnable « qu'un qui pouvoit servir à tout un petit monde, « fût ainsi massacré.

« Paré donna au public plusieurs traités excel- « lens. Il mourut en 1592, après avoir joui de « la réputation de chirurgien habile et de citoyen « estimable. » — *Dictionnaire historique*, etc.

au respect du monde médical; c'est bien mériter de l'art important et difficile qui lui dut sa restauration, ses progrès et son lustre; c'est en un mot acquitter la dette de la postérité.

Plusieurs contrées de la Grèce se disputèrent l'honneur d'avoir été le berceau d'Homère. Tant que les talens et la vertu seront comptés pour quelque chose sur la terre, Laval se glorifiera sans partage d'avoir vu naître Ambroise Paré.

L'histoire ne nous a rien laissé de bien précis sur les premières années de cet illustre chirurgien. Ne nous en plaignons pas. Les événemens, comme les impressions du jeune âge, sont en général trop légers et trop fugitifs pour arrêter les regards de l'observateur et former son opinion.

Nous avons pensé que pour connoître le grand homme dont on propose l'éloge, il suffiroit peut-être de présenter dans un cadre resserré les actions de sa vie les plus propres à faire ressortir le fond de son caractère natif, ses travaux et ses ouvrages les plus essentiels qui, rapprochés entre eux, en réfléchiront vivement l'image. Ainsi négligeant des détails, trop souvent inexacts, qui d'ailleurs appartiennent plutôt à la Biographie qu'à l'Eloge, nous ne prendrons Paré qu'à l'époque de sa vie où, cédant à

ses destinées, entraîné par son goût pour l'étude et l'exercice d'un art qui attendoit de lui sa restauration et sa splendeur, il vint dans la capitale, seul théâtre digne d'un tel homme.

Ici nous n'aurons point à accuser la fortune qui, cette fois, ne dédaigna pas de seconder le mérite. En effet, Paré ne tarda point à fixer l'attention de la cour et de la ville, à conquérir la confiance et l'estime du souverain et de l'armée, enfin à s'asseoir au premier rang de sa profession.

Lorsque chez un homme les qualités du cœur se combinent dans une égale proportion avec les talens de l'esprit; lorsqu'en un mot la vertu est compagne du mérite, on peut compter que ce mortel privilégié agrandira le domaine de la science dont il aura fait choix, et que l'humanité bénira le jour de sa naissance.

Tel fut le bon Ambroise Paré, dont le nom attaché à d'utiles ouvrages, à d'immortelles découvertes, se lie encore à de mémorables époques de notre histoire, et rappelle aussi plus d'un triste et douloureux souvenir.

Les principes physiologiques et philosophiques de Paré sont à peu près ceux de Galien et des Arabes. Vésale fut son guide pour l'anatomie. Le précis qu'il en a donné dans ses

ouvrages, renferme tout ce que l'on savoit à cette époque sur cette base essentielle de la chirurgie, et tout ce qu'il est important de connoître pour se diriger dans le traitement des maladies et la pratique des opérations chirurgicales. On voit qu'il a suivi la doctrine d'Hippocrate pour tout ce qui est relatif aux tumeurs en général et aux plaies de tête en particulier.

Dès les premiers pas qu'il fit dans la carrière, il s'aperçut bientôt que, circonscrite dans le cercle étroit de procédés fautifs, bornée à des méthodes défectueuses et quelquefois barbares, la chirurgie ne marchoit qu'à la lueur incertaine et trompeuse de principes erronés qui, transmis par les Grecs et les Arabes, avoient été adoptés presque sans restriction, jusqu'au seizième siécle. Cet esprit judicieux et fécond ne vit point le mal sans songer aux moyens d'y remédier. Dès-lors fut projetée la restauration de la chirurgie; mesurant l'espace immense qui le séparoit du but qu'il se proposoit d'atteindre, ne se dissimulant point les difficultés de tout genre que présentoit l'exécution d'un si vaste projet, soutenu par un génie plus vaste encore, et surtout par la noble et louable ambition d'être utile à l'humanité, Paré voulut élever à l'art chirurgical un monument du-

rable, fondé sur les connoissances traditionnelles les plus exactes, et sur les faits de sa propre expérience qu'il avoit recueillis pendant un demi-siécle d'une pratique aussi heureuse qu'étendue.

Les précieux matériaux, que durant ce laps de temps, l'expérience et l'observation avoient amassés autour de lui, Paré ne veut les mettre en œuvre qu'après avoir consulté, dit-il, plusieurs excellens hommes, « tant médecins que chirurgiens, lesquels « l'encourageront à passer outre et à venir « jusques au bout de la carrière. »

Il est donc vrai que d'ordinaire une sorte de timidité et de défiance de soi-même accompagne le vrai talent; et que les hommes qui en sont pourvus au degré le plus éminent, sont trop rarement satisfaits d'eux-mêmes pour ne l'être pas très-souvent des autres; et qu'ils sont en général d'autant plus disposés à s'aider de conseils, à juger favorablement les travaux d'autrui, qu'ils connoissent mieux les bornes de l'esprit humain et les difficultés de la science : c'est qu'en même temps qu'ils en embrassoient l'immense horizon, ils remarquoient combien d'obstacles se multiplioient sous les pas des mortels généreux qui s'efforçoient d'en parcourir l'étendue.

Pour surmonter ces obstacles d'une ma-

nière utile et propice à l'avancement de la chirurgie, Paré ne crut pas qu'il suffit de descendre audacieusement dans l'arêne pour y prêcher sur un ton ridiculement dogmatique les plus étranges doctrines, comme le font de nos jours ces enfans illégitimes des Asclépiades, qui, couverts encore de la poussière de l'école, à peine initiés aux connoissances élémentaires, dépourvus d'idées qui leur soient propres, ne rougissent pas de trafiquer de celles d'autrui; et, séduits par l'attrait d'une précoce célébrité, s'imaginent follement y arriver, en entassant d'informes productions où le delire des prétentions, la singularité des systèmes le disputent à la bizarrerie du néologisme : écrits que désavoue le Dieu d'Epidaure, et dont heureusement le sort est de mourir à l'instant même de leur naissance.

Tel ne sera point celui des ouvrages du grand homme, du généreux citoyen dont notre foible voix essaye aujourd'hui de célébrer la mémoire; fruits de l'expérience et de la maturité du talent, et de cette sage lenteur qui, dans les ouvrages de l'esprit et des arts, en garantissent le mérite et la durée, ils ont été dictés pour la postérité par l'amour du bien public; et l'on sait qu'ils sont fidèlement arrivés à leur destination; c'est que les conceptions, empreintes du

sceau de l'utilité et du génie, l'emportent autant sur les productions fugitives de la vanité, de la mode et de la médiocrité, que l'astre du jour l'emporte sur les corps planétaires qui ne brillent que d'un éclat emprunté. Dans ses écrits, où l'on retrouve toute la franchise et la bonté de son cœur, il ne laisse jamais échapper l'occasion de payer aux anciens le tribut d'estime et d'éloges qu'ils méritent. Partout il en parle avec le respect que l'on doit aux premiers inventeurs de l'art. « Tant qu'il m'a été possible, dit-il, « je n'ai souffert que les trésors des bons « Pères fussent cachés et tenus secrets, etc. » Toutefois il observe, avec son bon sens ordinaire, que, malgré les découvertes importantes dont on est redevable à l'antiquité, on ne peut disconvenir qu'elle n'a pas tout vu: que la chirurgie, comme toutes les sciences expérimentales, s'enrichissant de faits successifs, doit nécessairement compter sur le temps et sur l'observation pour augmenter ses ressources et perfectionner ses méthodes: « que « d'ailleurs c'est lâcheté trop reprochable de « s'arrêter à l'invention des premiers, en les « imitant seulement à la façon des paresseux, « sans rien ajouter et accroître à l'héritage « qu'ils nous ont laissé. »

Veut-on apprécier à leur juste valeur les services immenses que l'art chirurgical a reçus

de Paré? Que l'on jette un coup-d'œil rapide sur l'état où se trouvoit la science avant la restauration opérée par cet homme célèbre.

« Roger, Roland, Bruno, Guillaume de « Salicet, Lanfranc, Gordon, Guy de Chau-« liac, s'étoient bornés à commenter les Ara-« bes, et réduisirent la chirurgie à l'usage « des onguents et des emplâtres (1). »

Ainsi les Arabes et leurs sectateurs ne firent que renforcer les préjugés, multiplier les erreurs qui, transmises d'âge en âge, reçurent la sanction du temps et de l'autorité de quelques maîtres. Livrée au plus détestable empyrisme, la chirurgie ne consistoit donc alors que dans l'appareil des machines laborieusement compliquées, s'il s'agissoit de la réposition, de la réduction des membres luxés ou fracturés; et des emplastiques de toute espèce, bizarre et monstrueux assemblage de substances contraires, si l'on avoit à soigner des solutions de continuité des parties molles, quelle qu'en fût la nature.

Ce que la tradition avoit conservé d'utile, étoit ou dédaigné, ou méconnu. On n'entrevoyoit aucune trace de cet esprit philosophique qui, sagement avide de découvertes, cherche incessamment la vérité, et, dans une

(1) Richerand, *Nosographie chirurg.*, *Histoire de l'Art.*

série non interrompue d'efforts combinés, tend sans relâche à s'élever au dessus des ténèbres de l'ignorance et à triompher des séductions de l'erreur. La chirurgie, alors plus barbare peut-être que le siécle lui-même, rampoit en esclave, courbée sous la main de fer des préjugés et de l'autorité. C'étoit surtout dans le traitement des plaies d'armes à feu que la routine et les ignorances les plus stupides, se surpassant en quelque sorte, avoient enchéri sur la barbarie des moyens habituels, et sembloient, pour ainsi dire, destinées à seconder les fureurs de la guerre; et si, parmi les victimes des combats et de cette routine meurtrière, il se trouvoit des hommes assez heureux pour échapper aux terribles accidens qu'elle faisoit naître, la plupart abandonnés aux chances d'un traitement long et cruel, ne parvenoient à la santé qu'à travers les souffrances et les périls, et n'achetoient la vie qu'au prix de mutilations et de difformités affreuses.

On ne peut s'empêcher de remarquer que les découvertes qui font le plus d'honneur au génie de l'homme, sont primitivement dues au hasard, ou plutôt nous ont été révélées par la Providence. Il semble qu'elle ait eu le dessein de nous prémunir contre tout sentiment présomptueux, en nous rappelant celui de notre foiblesse originelle.

Paré, à qui la postérité reconnoissante a décerné les titres les plus flatteurs, est forcé d'avouer que le hasard fut son premier maître dans le traitement des plaies d'armes à feu. Employé d'abord à l'armée de Piémont, il rapporte que sa pratique ne différoit point de celle qui avoit été suivie jusqu'à ce jour. L'huile bouillante qu'il versoit sur les plaies étant venue à manquer, il fut obligé, quoique à regret, de la remplacer par un dégestif très-doux. La crainte le tint éveillé toute la nuit. Jeune alors et conséquemment subjugué par les préjugés et l'autorité des maîtres, il s'attendoit à voir périr tous ceux qui n'avoient pas été soumis à la cruelle onction. Ce ne fut point sans un étonnement mêlé de plaisir qu'il vit arriver précisément tout le contraire.

Ainsi le hasard le mit sur la voie du traitement méthodique des plaies d'armes à feu; son génie fit le reste (1).

Il appartenoit au restaurateur de la chirurgie d'éclairer le traitement des plaies d'armes à feu, en dissipant les préjugés et les épaisses ténèbres qui depuis si longtemps pesoient sur cette branche de la chirurgie,

(1) Histoire de l'origine et des progrès de la Chirurgie en France, p. 249.

en substituant à la plus absurde théorie, aux procédés barbares d'un aveugle empyrisme, des idées saines et des méthodes curatives aussi simples qu'efficaces.

L'ignorance toujours inattentive, n'apercevant aucun rapport entre les plaies d'armes à feu, considérées relativement à leur extérieur, et les graves accidens dont elles se compliquoient, trouva naturel de les attribuer à la prétendue vénénosité de la poudre à canon, ainsi qu'à la propriété cautérisante des divers projectiles.

Des opinions aussi fausses et les dangereuses conséquences qui dérivoient nécessairement de leur application à la pratique, ne pouvoient manquer de frapper vivement l'esprit de Paré : dans un discours qu'il adresse à Charles IX, à l'occasion de la mort du roi de Navarre, blessé au siége de Rouen, il expose en physicien habile, le mode d'action et les divers effets des corps orbes et autres projectiles sur les différens systèmes de l'économie vivante; il y démontre que la couleur noire que présente le trajet parcouru par eux avec plus ou moins de vîtesse, et leur terminaison si souvent funeste, résultoient 1.° de la contusion excessive et du déchirement des parties molles dont les fibres et les vaisseaux, actuellement dans un état d'attrition, se replient sur eux-mêmes;

2.° de la violente commotion que recevoient les membres vulnérés à l'instant de la percussion; 3.° enfin de la stupeur qui s'en empare, « ce qui dissipe et quelquefois éteint « la chaleur naturelle avec les esprits natu- « rels qui y sont contenus : dont le plus « souvent s'ensuivent gangrène et mortifi- « cation de la partie, voire même du corps « universel. »

Ainsi s'écroule la ridicule et funeste théorie des plaies d'armes à feu adoptée par les Ferry, les Botal, les Vigo, etc., et généralement suivie jusqu'au temps de Paré. Ainsi disparoît pour jamais l'épouvantable appareil des moyens cruels qu'employoient familièrement et de sang froid, des hommes imbus de l'étrange préjugé que la poudre à canon jouissoit d'une qualité vénéneuse, et les balles et les boulets, enflammés dans leur course, de la propriété de cautériser les parties molles.

Il n'appartient qu'au vrai talent d'allier la profondeur et la justesse des pensées à la force et à la concision du style. Lorsque le génie, embrassant un sujet tout entier, en pénètre tous les élémens les plus intimes, rapproche, compare et généralise, un esprit d'une trempe commune, effleurant à peine la matière qu'il traite, abandonne les choses pour ne s'occuper que du futile arrangement

des mots; et bientôt, loin de la trace des bons principes, il s'égare dans le vague des faux raisonnemens et des hypothèses. Que résulte-t-il de tant d'efforts? Qu'on a péniblement enseveli quelques idées utiles sous le poids d'insipides volumes.

Paré, au contraire, n'a laissé que quelques pages sur les plaies d'armes à feu; et cependant on peut affirmer, sans crainte d'être démenti, qu'à part les recettes d'une polypharmacie surannée, on y trouve un ensemble de préceptes sages, lumineux, et les plus propres à guider le praticien dans la connoissance et le traitement rationnel de ces sortes de lésions.

Lorsque d'un côté on compare la doctrine d'Ambroise, sur les plaies d'armes à feu, à tout ce qui se pratiquoit avant lui, et même de son temps; et que de l'autre on réfléchit avec quelle lenteur l'art salutaire marche vers le perfectionnement de ses méthodes; avec quelle difficulté les vérités pratiques s'établissent, on est à la fois saisi d'admiration et d'étonnement, en voyant ce grand homme devancer, par les seules forces de son génie, les connoissances des siécles sur l'un des points les plus intéressans de la chirurgie moderne.

Rien n'échappe à la sagacité et à la pénétration de cet esprit profondément observa-

teur. Traite-t-il des solutions de continuité des os, simples ou compliquées? Ses préceptes décèlent le praticien consommé. Dans une fracture avec plaie, est-il besoin de s'assurer de la position et de l'état des parties en général? C'est aux doigts seuls qu'il en confiera le soin; car, dit-il, « le sentiment ou le tact « est plus certain que nul autre instrument.» Croiroit-on que cette conduite, dictée par le bon sens et avouée par l'expérience et la nature, n'a pas toujours eu des imitateurs? En effet, sonder les plaies, quelles que fussent leur direction, leur étendue, leur siége et leur gravité, étoit passé en habitude; et la routine, sous ce rapport, comme sous plusieurs autres, a longtemps prévalu et prévaudra peut-être encore sur les méthodes les plus rationnelles.

De la hauteur des connoissances les plus sublimes de son art, Paré ne dédaignoit point de descendre aux plus humbles détails; persuadé qu'il étoit que rien n'est à négliger dans l'étude et l'exercice d'une profession dont le but et la fin sont la santé et la vie; et que tel procédé qui paroît minutieux, inutile même, ou qui élude les regards du vulgaire, a décidé les plus heureux résultats, dès qu'il a fixé l'attention d'un chirurgien éclairé.

L'art des pansemens, peut-être trop peu

cultivé de nos jours, ne sert pas seulement à faire briller l'habileté manuelle, mais à mettre en évidence la finesse du tact et la fécondité du talent; et, ce qui vaut mieux encore, il prépare le succès. Paré, qui embrassoit toutes les connoissances relatives à la chirurgie, se garda bien d'en négliger une partie aussi intéressante; et l'art des pansemens obtint de ce grand maître ce coup-d'œil vivifiant dont il sut féconder toutes les parties de la science chirurgicale.

Après avoir été lui-même exposé aux formidables accidens d'une fracture compliquée de la jambe, il nous apprend, dans la relation fidèle qu'il nous en a transmise, avec quelle scrupuleuse attention il médita sur les moyens de les prévenir et d'y remédier; jusqu'à quel point il sut apprécier l'influence des causes indépendantes de la fracture considérée en elle-même, lesquelles peuvent déterminer la douleur, la chaleur insupportable, le mal-aise universel, et quelques autres symptômes infiniment plus graves; il observa, et tous les praticiens attentifs ont observé depuis, que tous ces accidens sont le résultat nécessaire de la position permanente qu'on est obligé de tenir dans les fractures des membres abdominaux : que les personnes qui en sont atteintes, éprouvent un soulagement notable,

si, de temps en temps, on a la précaution de soulever le membre fracturé; ce qui rafraîchit et console en quelque sorte les parties sur lesquelles le corps est appuyé, en renouvellant l'air ambiant, en faisant cesser momentanément la pression importune et fatigante à laquelle ces parties sont soumises.

Saisissant cette réunion de circonstances que des esprits superficiels eussent dédaignées, ce fut pour exprimer, d'une manière précise et tranchante, ce renouvellement de l'air autour du membre fracturé, que Paré créa le mot *flabellation* « qui se fera, « dit-il, en changeant la partie de place, et « la soulevant quelquefois, afin qu'elle n'ac- « quière inflammation. »

Mais reportons nos regards sur l'accident funeste qui fit trembler pour les jours du bon Ambroise Paré. Cette fois encore le génie et le véritable héroïsme opéreront des miracles. Cette fois encore il tirera de son propre malheur des préceptes utiles aux progrès de la science et au bien de l'humanité. Nous verrons ce grand homme opposant un admirable sang-froid aux cruels déchiremens de la douleur, armer lui-même une main étrangère du fer de la chirurgie, diriger l'une, tracer à l'autre le chemin à parcourir pour arriver jusqu'aux esquilles

dont quelques-unes, isolées du périoste et engagées dans les parties molles, devoient être méthodiquement extraites ; et, après avoir épuisé tout ce que peuvent le talent et la patience courageuse, laisser aux chirurgiens des générations futures un modèle à suivre dans le traitement des fractures compliquées.

Son Traité des Luxations, en ce qui concerne les moyens répositifs, n'est pas entièrement dégagé de l'appareil des nombreuses machines employées depuis Hippocrate jusqu'aux temps les plus modernes; mais, à travers les défauts qui appartiennent plutôt au siècle d'Ambroise Paré qu'à lui-même, on y découvre des vues profondes qui caractérisent éminemment l'observateur distingué.

Quel praticien ignore, par exemple, que la luxation de l'extrémité sternale de la clavicule fut méconnue jusqu'au temps de Paré, et qu'avant lui la fracture du col du fémur étoit confondue avec la luxation de cet os? Nous ne nous amuserons point à signaler les résultats de cette méprise. Ils sont faciles à calculer. Le premier, il sut établir d'une manière tranchante les signes essentiels et distinctifs de ces deux affections; et, comme rien ne pouvoit échapper à son œil observateur, il reconnut et apprit à reconnoître le décolement du col du fémur, lorsqu'il n'est encore qu'épiphise.

Ce qu'il dit en parlant du déplacement de l'humérus et des procédés les plus propres à y remédier, prouve manifestement que ce judicieux praticien a connu l'influence de l'action musculaire sur la réduction; et il est permis de conjecturer que ceux d'entre les modernes qui ont le mieux apprécié cette puissance des forces musculaires, et donné les préceptes les plus sages sur le parti qu'on en peut tirer dans la réposition des membres, en ont puisé l'idée dans Ambroise. Tant il est vrai que les écrits, dépositaires des conceptions du génie, sont des mines fécondes que le talent peut toujours exploiter avec avantage (1)!

Ne pourroit-on pas en dire autant de la section de l'artère entre les ligatures dans l'opération de l'anévrisme, suivant la méthode communément attribuée à Hunter? Depuis quelques années, sujet de discussions

(1) Lorsqu'on fait suffisante extension, la teste de l'os estant développée d'entre les muscles, et autres parties qui la compriment, lesdits muscles de cette partie soudain laschez, aident à réduire l'os : ce que j'ai cognu quelquefois : car ne faisant seulement qu'une préparation en tirant et haussant un peu le bras, la réduction se faisoit par le moyen des muscles qui se retiroient vers leur principe, et ce faisant, tiroient l'os en sa boëte. — *OEuvres d'Ambroise Paré*, p. 560.

savantes et polémiques, ce procédé, quelles qu'en soient la valeur et la future destinée, ne paroît point appartenir à ce célèbre chirurgien anglois; et il nous semble qu'il seroit facile d'en retrouver l'origine dans un des traités de notre Paré (1).

Avant Paré les lésions artérielles, ces phénomènes morbides si fréquens et si terribles, étoient presque toujours suivies de la mort, à moins que la nature maîtrisant la maladie et la routine, ne vînt quelquefois suspendre le cours du sang, et par un heureux hasard sauver quelques victimes. Alors l'huile bouillante et le cautère actuel étoient placés au premier rang des moyens que l'art sût opposer à ces formidables accidens.

Doué au suprême degré d'un esprit inventif, Paré fut le premier qui reconnut la dangereuse insuffisance des procédés

(1) Voici le passage qui, ce semble, peut servir à justifier notre présomption : « Partant, je conseille au jeune chirurgien qu'il se garde d'ouvrir les anévrismes, si elles ne sont fort petites, et en parties non dangereuses, coupant le cuir au dessus, le séparant de l'artère, puis on passera une aiguille à séton, enfilée d'un fort fil, par sous l'artère aux deux côtés de la playe, et sera ladite artère liée, puis coupée, et la playe traitée comme une playe simple, laissant tomber le filet de soi-même. — PARÉ, *Traité de l'Anévrisme*, pag. 285.

employés jusqu'alors pour arrêter une hémorragie active, quand à la suite de ces plaies affreuses, de ces énormes délabremens de tous les tissus organiques, le fer de la chirurgie est forcé de retrancher une partie afin de conserver la vie au tout : sacrifice douloureux que rendoit si souvent inutile l'emploi des moyens irrationnels et barbares dont on usoit pour suspendre le cours du sang.

Placé à la tête de la chirurgie civile et militaire, il ne pouvoit manquer de découvrir les véritables causes des funestes accidens dont les amputations étoient presque toujours suivies.

Les méditations d'un homme tel que Paré devoient nécessairement avoir les plus heureux résultats; c'est ainsi qu'il parvint à proposer, et, qui plus est, à exécuter avec le plus grand succès deux modes de lier les artères. Dans le premier, l'extrémité d'un tube artériel étoit saisie et doucement alongée à l'aide d'une pince recourbée, puis embrassée et immédiatement liée avec un fil double. « On ne doit pas craindre, « observe-t-il, de tirer avec les vaisseaux « quelque portion de la chair des muscles; « il ne peut en arriver aucun accident, et « l'union des vaisseaux se fera mieux et « plus sûrement que s'il n'y avoit que le

« corps desdits vaisseaux compris en la « ligature (1). »

Le second mode de ligature qui n'étoit que le complément du premier, prouve, ainsi que le remarque le célèbre Louis, qu'aucune des circonstances qui pouvoient se présenter dans la pratique de la ligature, n'étoit échappée aux lumières et à la pénétration de ce grand homme.

Comme toutes les découvertes éminemment utiles, la ligature des artères qui seule eût suffi pour immortaliser son auteur, éprouva les plus violentes contradictions. Attaquée par la mauvaise foi, l'igno-

(1) « L'aiguille dont se servoit Paré, avoit quatre « pouces de longueur, environ; elle étoit bien « tranchante, et enfilée d'un fil en trois ou quatre « doubles. Ayant bien considéré le trajet du vais- « seau, il piquoit la peau, un pouce plus haut « que la plaie. Il enfonçoit l'aiguille à travers les « chairs, un demi-doigt à côté du vaisseau, et la « faisoit sortir un peu plus bas que son orifice; « il repassoit sous le vaisseau par le dedans de la « plaie, afin de le comprendre avec quelque peu « de chair dans l'anse de fil, et faisoit sortir l'ai- « guille à un travers de doigt de la première « ponction. Il mettoit entre ces deux points une « compresse épaisse sur laquelle il lioit les deux « extrémités du fil dont l'anse passoit sous le « vaisseau. » — Louis, *Mémoires de l'Académie*, édit. in-4.°

rance et l'envie, pourquoi Paré ne se borna-t-il pas à opposer à ses injustes adversaires les résultats irréfragables de l'expérience? Mais telle étoit la simplicité du bon Ambroise que fatigué de leurs clameurs, il se crut obligé de justifier sa précieuse découverte par de nombreuses citations, empruntées des anciens, ou plutôt qu'il porta la faiblesse jusqu'à faire des efforts pour se dépouiller de son plus beau titre de gloire (1).

Si l'histoire des variations et des contradictions que la ligature a successivement éprouvées depuis son origine jusqu'à son entière adoption, n'offroit pour détracteurs de ce procédé salutaire que des médecins, tel que Gourmelen, juges alors très-récusables en matière chirurgicale, loin d'en être surpris, on ne verroit là qu'un de ces effets malheureusement trop fréquens de la rivalité qui divisa si longtemps des hommes

(1) Paré eût pu écraser ses adversaires sous le double poids de l'expérience et de cette logique serrée dont son langage exact, fort de choses et de raison, offre le modèle. Paré, le bon Paré se contente de les combattre avec les armes de la plaisanterie et du ridicule: « Lier les vaisseaux après « l'amputation, est un remède nouveau, dites-vous, « donc il ne faut en user. C'est mal argumenté pour « un docteur. » pag. 1192.

qu'un même esprit, qu'un sentiment d'estime réciproque eût dû constamment animer et réunir, parce que le but qu'ils se proposent est le même, quoique la manière d'y arriver soit différente : rivalité scandaleuse qui, dégénérant en aigreur, fit trop souvent parler aux partis acharnés le langage de la haine.

Mais qui ne seroit surpris autant qu'affligé, lorsqu'on aperçoit au nombre des adversaires de la ligature les célèbres Fabrices dont les ouvrages justement estimés, étoient alors consultés comme les oracles de la chirurgie? Tant il est difficile de secouer le joug de la prévention et de l'habitude! Ces praticiens si éclairés d'ailleurs, ne se mettoient-ils pas en opposition avec leurs lumières et leur propre conscience, lorsqu'ils s'attachoient plutôt à reprocher à la ligature des dangers qu'elle n'a point, qu'à établir d'après l'expérience et l'observation les avantages incontestables qu'elle a sur les autres procédés?

Mais telles sont la logique des passions et la force des préjugés, qu'une chose ne sera jugée bonne, qu'autant qu'on n'aura pas intérêt à la trouver mauvaise. Peut-on s'étonner après cela que les sciences médico-chirurgicales aient si longtemps sommeillé dans l'engourdissement, lorsqu'on voit une des plus importantes découvertes dont elles se soient

enrichies, attaquée avec une sorte de fureur comme inefficace et même dangereuse; et, malgré l'autorité et la sanction de l'expérience, exposée au ballottement des opinions les plus étranges et dans la patrie de l'auteur et chez l'étranger; lorsqu'on voit cette découverte salutaire, traverser près de deux siécles sans fixer irrévocablement les idées; et même aux plus brillantes époques de la chirurgie, ne faire que peu d'impression sur les esprits?

Ignore-t-on, en effet, que des chirurgiens du siécle dernier (1), cédant à l'influence de la routine, et peut être du goût pour la controverse, qui subsistoit encore, au lieu de perfectionner l'ingénieux procédé d'Ambroise, portèrent l'inconcevable aveuglement jusqu'à se déclarer, contre la ligature, en faveur du cautère actuel, des chevilles d'alun, du bouton de vitriol, de la compression, et finalement de l'agaric de chêne? C'étoit préférer l'erreur à la vérité, les ténèbres à la lumière, et, pour combattre l'hydre de Lerne,

(1) On ne lira jamais sans étonnement dans les Mémoires de l'Académie, ces annales du vrai savoir, qu'il est certain que la ligature est une opération douloureuse qui peut causer des accidens fâcheux, surtout lorsqu'elle n'est pas faite avec assez d'attention et avec les précautions convenables. *Mém. de l'Acad.*, t. 2, p. 394.

c'étoit préférer les fuseaux d'Omphale à la massue d'Hercule.

Dans une hémorragie traumatique, quand il s'agit de suspendre le cours du sang qui jaillit impétueusement d'une artère considérable; quand il faut maîtriser, d'une manière prompte, sûre et durable, l'effort qu'il fait incessamment contre l'obstacle qui lui est opposé, la ligature du tube artériel pratiquée suivant les règles que prescrit notre Paré, est l'unique moyen auquel la saine chirurgie doive recourir.

Il est beau de voir l'un des plus grands maîtres dont elle s'honore, l'immortel Desault, reproduire, deux siécles après, la ligature immédiate, telle que l'avoit indiquée Ambroise Paré, et déterminer enfin son entière adoption. Cet hommage, rendu par le talent au génie créateur, atteste que sous ce rapport le restaurateur de notre chirurgie avoit atteint la perfection et fixé les règles de l'art.

Et quel temps fut jamais plus propre à faire ressortir l'utilité de l'immortelle découverte de Paré? Depuis plus de vingt ans consécutifs les champs ensanglantés des batailles ne voient-ils pas et les triomphes de nos armes et les heureux efforts de la chirurgie militaire? Avec l'aide de la ligature, que de victimes arrachées au trépas!

Sans elle que de héros dormiroient dans la tombe, qui, aujourd'hui l'honneur et l'exemple de nos jeunes guerriers, savent encore, malgré leur état de mutilation, employer au service du prince et de la patrie le reste du sang que leur a conservé la ligature? Et tant de monumens animés sur lesquels l'aigle impérial déploye ses ailes protectrices, ne déposent-ils pas à chaque instant en faveur de ce beau procédé chirurgical?

N'est-il pas étonnant que ce soit dans les Œuvres de Paré qu'il faille chercher les notions les plus exactes, et les faits les plus importans relativement aux maladies des yeux? Ici sa gloire est sans partage; tout ce qu'il dit à ce sujet lui appartient en propre.

Une ophtalmie invétérée, et réfractaire aux divers moyens inutilement employés par l'art et l'empyrisme, avoit causé la presque cécité chez un orfèvre italien. Instruit par l'expérience des rapports sympathiques qui existent entre l'œil et les tégumens de la partie postérieure du col, ainsi que des avantages qui résultent d'un ulcère artificiel à la nuque, dans quelques circonstances maladives de cet organe, l'illustre Paré proposa un séton: le malade y consentit, et, quelque temps après, il recouvra l'usage de la vue.

Parmi les nombreuses affections morbides

qui viennent si souvent troubler les fonctions de ce sens et si précieux et si délicat, auquel encore préside le plus admirable mécanisme, il faut compter les divers degrés d'opacité du cristallin; ce corps lenticulaire, ainsi altéré dans son intime organisation, ou simplement dans le léger tissu membraneux qui l'enveloppe, apportera un obstacle insurmontable aux rayons lumineux, tant qu'une main habile, dirigée par l'exacte connoissance des parties constitutives de l'œil, n'en aura pas opéré l'extraction, ou le déplacement. En ce cas, l'espoir de recouvrer la vue, ou plutôt la curation de la cataracte, roule invariablement sur ces deux modes d'opérer, quels que soient le nom, le nombre des instrumens et la méthode dont le chirurgien aura fait choix. De ces deux procédés qui partagent aujourd'hui les praticiens, le second, bien connu des anciens, fut le seul que Paré mit en usage.

Quand le génie ne crée point, il perfectionne. Ambroise tenoit des anciens la méthode d'opérer la cataracte par l'abaissement; mais il sut l'enrichir d'une addition importante dont l'oubli peut rendre l'opération infructueuse.

La dépression de la cataracte s'exécute en deux temps, ou plutôt se compose de deux mouvemens; l'un sert à l'abaissement du

cristallin, l'autre consiste à l'enfoncer d'avant en arrière dans le corps vitré, hors de l'axe optique, afin d'en prévenir la réascension. Paré décrivant ce procédé opératoire, s'exprime en ces termes : « Et « estant abaissée, la lui faut laisser, la « tenant sujette de l'aiguille par l'espace de « dire une patenostre, ou environ, de peur « qu'elle ne remonte, et pendant, faire « mouvoir vers le ciel l'œil malade. »

L'un des plus savans et des plus habiles praticiens de l'Europe, le professeur Scarpa, ce partisan distingué de la dépression du cristallin opaque, remarque judicieusement à cette occasion, que ces conseils de Paré sont de la plus haute importance : que le succès de l'opération en dépend; en un mot, que personne, avant et depuis ce grand homme, n'a fait mention de cette circonstance. On aime à voir un illustre étranger rendre un tel hommage au restaurateur de notre chirurgie.

Il arrive que dans les plaies transversales et profondes du col, le larinx et la trachée-artère sont divisés; alors l'air s'échappe par la plaie, et la voix se perd. On lit, dans Ambroise Paré, qu'un gentilhomme se fit avec un rasoir une semblable blessure. Son domestique, soupçonné d'avoir commis cet assassinat, étoit traîné en prison, quoiqu'il

protestât de son innocence. Appelé au secours du blessé, l'illustre praticien imagina de fléchir la tête sur le col, afin de rapprocher les bords de cette horrible division. A l'aide de ce moyen, le gentilhomme, quoique épuisé par l'effusion du sang, pût encore recouvrer l'usage de la voix et de la parole, faire l'aveu de ses propres fureurs et justifier son domestique de l'accusation intentée contre lui; et le bon Ambroise Paré eut à se féliciter d'avoir arraché un innocent aux angoisses de l'incertitude, aux déchiremens du désespoir, et probablement aux tortures d'un supplice infamant.

Les plaies considérables de la langue seroient, encore aujourd'hui, suivies des plus graves accidens, si, dans son habile hardiesse, Paré ne fût parvenu, à l'aide de la future sanglante, à maintenir dans un état de rapprochement permanent les bords de ces profondes divisions; et si par ce moyen il n'eût fixé, en quelque sorte, la mobilité d'un organe dont les usages sont aussi importans que multipliés. Observons qu'à cet égard les modernes, en s'efforçant de substituer à ce procédé d'Ambroise d'autres moyens curatifs, sont restés loin du but qu'ils se proposoient d'atteindre, et qu'ils seront forcés de revenir aux leçons de ce grand maître.

Il peut arriver que l'un des filets nerveux, appartenant au musculo-cutané, soit piqué dans l'ouverture de la céphalique médiane. Au milieu des souffrances les plus atroces, les accidens se développent avec une telle rapidité que bientôt on voit paroître la gangrène et la mort, à moins que l'art ne s'empresse de léur opposer des secours actifs et méthodiquement dirigés.

Paré nous apprend qu'une semblable lésion, survenue dans une saignée du bras qui fut faite à Charles IX, conduisit ce prince aux portes du tombeau. L'habile praticien reconnut, avec son ordinaire sagacité, la cause et le siége de ces formidables accidens; et, toujours sur la voie des véritables indications, il mit en usage des moyens thérapeutiques dont le choix et l'efficacité attesteront à jamais la supériorité de son génie chirurgical. Ainsi les progrès d'une terrible maladie sont bornés, les alarmes de la France se dissipent; après de longs efforts la cure s'opère; enfin, rendu à la vie, le monarque heureusement n'oublia point qu'il la devoit aux talens et aux soins de Paré: et depuis lui (1), dit à ce sujet le savant docteur Léveillé, on n'a rien ima-

(1) Nouvelle Doctrine chirurgicale, tome 1, p. 337.

giné de mieux que d'éteindre la vie dans la plaie même du nerf, lorsque les remèdes généraux ont été sans succès.

Au commencement du dix-huitième siécle, l'art obstétrique, cette branche si essentielle de la chirurgie, s'enrichit d'un instrument nouveau dont l'utilité dans les couches laborieuses est attestée par trop de faits et d'éclatans succès pour être révoquée en doute : c'est le forceps, cet instrument conservateur, qui a tant et si souvent exercé le génie des praticiens, et dont toutefois l'usage doit être restreint aux cas déterminés d'une indispensable nécessité. Eh bien! n'est-ce pas encore notre Ambroise qui en a fourni la première idée? Un des hommes qui ont le mieux mérité de l'art des accouchemens, le célèbre Lévret (1), n'a-t-il pas prouvé que la cuiller de Paré a donné naissance au tire-tête de Palfin, ou plutôt que cet habile démonstrateur de Gand, avoit composé son forceps en adaptant une seconde cuiller à celle dont le chirurgien français se servoit dans les couches difficiles?

De toutes les maladies cutanées les dartres sont peut-être celles dont l'éthiologie est couverte de plus d'obscurité, et dont l'élément

(1) Lévret, Observations sur les causes et les accidens de plusieurs accouchemens laborieux.

générateur est aussi difficile à saisir, qu'il se montre rebelle aux ressources de l'art. On ne sait que trop, en effet, que cet élément herpétiqué, comme un vrai Prothée se dérobe à nos recherches, se joue à la fois de nos poursuites et de nos efforts.

Si de l'essence des dartres, nous passons à la considération des effets multiples qu'elles produisent, des formes si variées qu'elles revêtent, il n'est point rare de les voir acquérir un caractère de la plus insigne activité, étendre leurs ravages au loin et au large, dégénérer en infirmités dégoûtantes, et rendre les infortunés qui en sont atteints à charge à eux-mêmes, et des objets d'horreur et de pitié.

Tel étoit l'état de cette personne qui vint à Paris réclamer les conseils et les soins de Paré. Des dartres l'avoient si horriblement défigurée, que le peuple, la regardant comme lépreuse, lui avoit interdit l'entrée des temples. Dans une circonstance aussi difficile, guidé par une de ces inspirations heureuses qui n'appartiennent qu'aux hommes supérieurs, Paré eut recours à l'emploi du vésicatoire, appliqué sur les dartres elles-mêmes, non pour ajouter fortuitement un moyen routinier à ceux que l'empyrisme avoit entassés sans succès, mais dans la vue de changer le mode actuel d'irritation, pour déterminer

une inflammation spécifique des surfaces cutanées qui, depuis longtemps, siége du vice dartreux, et fatiguées par sa présence, avoient graduellement perdu leur ressort.

Qu'est-il besoin de dire que le succès le plus complet suivit un traitement aussi rationnel; et que, grâce à la sagacité du praticien qui l'avoit conseillé, le malade, débarrassé d'un mal affreux, fut enfin rendu aux charmes de la vie et de la société.

Ici l'équité, bien plus que la gloire du restaurateur de la chirurgie, nous impose l'obligation de remarquer que si plusieurs chirurgiens célèbres des temps modernes, tels que Richter, Bloch, Evers et d'autres encore ont employé le vésicatoire dans la thérapie des dartres rebelles, ils ont omis de citer le grand homme qui le premier le sut mettre en usage. Revendiquons donc ce moyen actif comme une propriété de notre Paré. Au reste, qui ne verroit dans cette découverte, à raison de son apparente simplicité, qu'une œuvre du hasard et d'une médiocre importance, oublieroit qu'il n'est donné qu'au génie d'être simple dans ses moyens et fécond dans ses résultats. Réflexion applicable au serre-nœud, ajouté par Desault aux instrumens qu'il avoit imaginés pour la ligature des polypes, et dont l'invention doit être rapportée à Paré. Pour-

quoi le célèbre chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Paris a-t-il négligé d'en faire hommage à son auteur ?

De ce qui précède il est permis de conclure qu'avant Paré toutes les branches de la chirurgie étoient plongées dans le plus déplorable état d'ignorance et de dégradation; ou plutôt qu'elle n'étoit qu'un affreux chaos où le grand homme entreprit de porter la lumière : que si le modeste et savant Paré fit quelques excursions fructueuses dans le domaine de l'antiquité, il n'est comptable envers elle que de bien foibles emprunts; et qu'en dernière analyse il dut presque tout à son génie.

La vie de Paré, riche en faits, et semée d'événemens divers, est comme un brillant parterre où les présens de Flore se disputent nos regards et notre amour. Un trait à jamais mémorable de son histoire réclame notre attention et nos justes éloges.

Hommes vains et frivoles qui, courbés sous le fardeau d'une inutile existence, cherchez à cacher votre nullité, en lançant d'injurieux sarcasmes contre les ministres de la santé, ouvrez les annales de notre histoire, lisez ces pages où sont racontés les désastres de la France, assaillie par un Monarque ambitieux qui, joignant la ruse à la force, fut trop souvent le rival heu-

reux, et quelquefois le vainqueur de nos Rois!

Charles V, en personne, assiégeoit Metz avec une armée de 120 mille combattans. Secondée par le courage et l'héroïque constance des habitans, sous la conduite d'un chef aussi vaillant qu'habile, une poignée de braves a juré de mourir au poste de l'honneur. Metz sera défendu, n'en doutons point; les assiégés sont Français, et jamais au jour des combats ont-ils nombré leurs ennemis?

Suspendons un instant ce récit par une réflexion: c'est que nos guerriers développent leur impétueuse intrépidité avec plus d'ordre et de persévérance, lorsque plongés dans la nuit du carnage, ils songent que la prévoyante humanité, le zèle éclairé, les talens et l'expérience ont réuni pour eux et près d'eux l'appareil de leurs secours; et que tout s'apprête à leur prodiguer les soins les plus actifs et les plus affectueux: ce n'est point la mort qu'ils redoutent; tant de fois ils l'ont bravée dans les combats! Ils craignent que leurs blessures ne soient abandonnées à des mains inhabiles et trop souvent ignorantes; ils tremblent de ne pouvoir plus affronter de nouveaux hasards, moissonner de nouveaux lauriers, et montrer d'honorables et nombreuses cicatrices.

Telle étoit la triste et cruelle position des braves enfermés dans Metz assiégé. Foibles en nombre et puissans en courage, ils voyoient chaque jour avec une inquiète douleur leurs rangs s'éclaircir, et la tombe dévorer la plupart de ceux qu'avoit frappés la foudre des Batailles.

Les soldats consternés cherchent en vain le bon Ambroise Paré; ils demandent leur ami, leur consolateur, le chirurgien habile dont la main savante étancha tant de fois leur sang sur le champ des combats. Envoyez-nous Paré, s'écrient-ils avec l'accent du sombre désespoir.... Nobles défenseurs de l'Etat, calmez vos noires inquiétudes; vos cris ont frappé l'oreille de votre Roi; le vœu des braves sera bientôt exaucé. Les ordres sont donnés; les mesures sont prises; et, grâce à l'heureuse infidélité d'un capitaine ennemi, Paré est introduit dans la place (1). « Son arrivée est un événement heureux « regardé comme un bienfait de la Provi- « dence. » Paré vient, Paré est dans la ville, il est sur la brèche! Soldats et généraux, tous se félicitent, et, pressés autour du bon Ambroise, ils lui prodiguent les témoignages de la plus tendre affection. S'il leur arrive d'être blessés, ils ne craignent plus de mou-

(1) *Mémoires de l'Académie*, t. 4, p. 9.

rir, Paré est au milieu d'eux; sa présence électrise toutes les ames, enfante un noble enthousiasme, un généreux dévouement. L'armée ennemie se consume devant Metz; et cette ville, alors le boulevart de la France, est conservée à l'Etat.

Eh! quoi les Muses ne se sont point emparées d'un sujet aussi touchant, d'un sujet vraiment national, et ne l'ont point embelli des charmes de la poésie? Parmi les enfans des Asclépiades, n'est-il donc pas quelque favori d'Apollon qui vengera notre Paré d'un injuste et dédaigneux oubli? Nous ne le chercherons pas longtemps ce mortel fortuné qui doit, fidèle interprète de notre reconnoissance, célébrer dans le langage des Dieux ce trait admirable dont s'énorgueillira sans cesse la chirurgie, ce prodige opéré sur le courage des soldats par la confiance sans bornes que sut inspirer la science unie à la vertu? Enveloppé dans sa modestie, c'est en vain qu'il voudroit se dérober à nos regards (1). Aux lauriers qui ceignent ton front, nous

(1) Le docteur CAILLAU, professeur des maladies des enfans à Bordeaux, aussi savant médecin que poète aimable, est connu par un grand nombre de productions distinguées qui attestent la flexibilité de ses rares talens. Son épître sur l'Espérance, entre autres, est digne des beaux jours de la poésie. Puisse cet honnête et célèbre confrère agréer avec

te reconnoissons chantre éloquent et gracieux de l'Espérance et de Berquin...; de Berquin, cet aimable philosophe qui fut et ne voulut être que l'ami des enfans. C'est le seul titre qu'il trouva digne de sa douce ambition. Il consacra les rapides instans d'une vie, hélas! trop courte, à préserver leur cœur du souffle impur et contagieux des vices. Comme cet ami de la nature et de l'enfance, plein de crainte et de sollicitude pour cet âge si tendre, tu écartes incessamment de son berceau le funeste essaim des maladies. Tu es aussi l'ami des enfans: c'étoit à toi qu'il falloit déférer l'insigne honneur de louer dignement notre bon Ambroise Paré, toi qui, au milieu de tes doctes veilles, sais trouver le temps et le secret de guérir, de tracer en style hippocratique des sentences que n'eussent point désavouées les princes de la médecine, et de cueillir des fleurs dans les sentiers du Parnasse.

Citons encore un trait qui ne déparera point le précédent: il est digne du grand homme qui se montra constamment lui-même, c'est-à-dire, chirurgien expérimenté, excellent français, et toujours supérieur à la fortune.

bonté ce foible tribut d'estime et de reconnoissance que l'auteur de cet Eloge lui paye avec tant de plaisir!

Accablé sous l'effort d'une armée nombreuse, et réduit aux dernières extrémités, Hesdin ouvre ses portes à l'ennemi. Paré se trouvoit alors dans la place. Tout autre que lui, se fiant à l'importance du rôle qu'il jouoit à la Cour, calculant le degré d'utilité dont il étoit à la France et au Prince, fût resté tranquille sur l'événement. Prisonnier des Espagnols, sa première pensée fut de se déguiser, afin de se soustraire à leur avidité; et, grâce à cet expédient que lui suggéra une admirable présence d'esprit qui ne l'abandonna jamais, il goûte le double plaisir de tromper l'avarice d'un ennemi cruel, et de ménager au Roi et à l'Etat le prix d'une forte rançon qu'on n'eût pas manqué d'exiger de ce premier chirurgien.

On lit avec intérêt ce qu'il raconte avec candeur des inquiétudes dont il fut agité dans une semblable occurrence, des dangers qu'il courut, enfin des moyens auxquels il eut recours pour sortir d'une situation aussi équivoque. Car il ne se dissimula point que son déguisement, en trompant l'insatiable cupidité des Espagnols, finiroit par l'exposer au péril plus grand encore d'une mort cruelle et ignominieuse. En effet, cet ennemi barbare, foulant aux pieds les droits sacrés des nations et de l'humanité, arrachoit impitoyablement la vie aux infortunés

qui ne pouvoient la racheter au poids de l'or.

Paré engagea le seigneur de Martigues à le garder près de lui, pour le panser d'un coup de feu qui pénétroit dans la cavité thorachique. Bientôt forcé de s'expliquer sur la gravité d'une telle blessure, et sur les moyens curatifs qu'il avoit employés, Paré, anatomiste et praticien distingué, termina une discussion savante, en assurant que le malade mourroit « *en briefs* jours. »

L'événement justifia la sûreté de son pronostic. L'ouverture du cadavre, qu'il ne fit toutefois qu'après de vives instances, apprit aux assistans avec quelle précision et quelle justesse il avoit indiqué le trajet du corps vulnérant, le nom et la nature des parties vulnérées, enfin le siége des accidens consécutifs qui avoient amené rapidement la fatale catastrophe.

Ces talens, développés avec méthode et clarté, comme autant de traits de lumière, auroient dû frapper les regards des médecins de l'Empereur, et leur révéler le grand homme qui se cachoit sous les haillons de la misère. Et quel autre que notre Ambroise Paré pouvoit, à cette époque, déployer ce bel ensemble de connoissances exactes et profondes qui, dans les sciences, comme dans les arts, ne sont jamais le partage que d'un génie supérieur?

Mais, s'ils ne furent pas assez pénétrans pour reconnoître le restaurateur de la chirurgie, ils le furent assez pour s'apercevoir que le chirurgien du seigneur de Martigues étoit très-instruit, et qu'il importoit de se l'attacher. A leur instigation, le duc de Savoye, qui commandoit alors l'armée espagnole, fit proposer du service à notre Paré, qui répondit, en remerciant humblement ce général, « qu'il avoit délibéré de ne rester avec au-« cun étranger. » Réponse noble, fière et vraiment dictée par le pur amour de la patrie! Refus d'autant plus courageux, qu'en le faisant, Paré attiroit sur lui tout le poids du courroux et de la vengeance d'un chef absolu, d'un prince victorieux dont on ne bravoit point impunément l'orgueil et la puissance. Heureusement pour lui qu'un seigneur de Vaudeuille, chez l'ennemi, demanda et obtint Paré pour le soigner d'un ulcère variqueux qu'il portoit à la jambe, et dont rien jusqu'à ce jour n'avoit pu arrêter les progrès.

Après un examen attentif d'un mal aussi rebelle, après en avoir saisi habilement les causes, la nature et les complications, il établit un plan de curation simple et méthodique; et, quoique tracé en peu de lignes, il n'en renferme pas moins tout ce qu'il est essentiel de connoître pour se diriger dans

le traitement des ulcères variqueux ; et, pour peu qu'on y fasse attention, on sera convaincu que les modernes n'ont rien ajouté à celui que proposa notre illustre Paré ; et que la compression elle-même, dont quelques-uns se sont attribué l'invention, malgré qu'elle remonte aux temps les plus reculés de l'art, est au nombre des moyens thérapeutiques qu'on mit en usage chez le seigneur de Vaudeuille.

On imagine bien que les soins d'un tel maître furent rapidement efficaces, et que le malade fut récompensé de sa docilité par une guérison radicale, dont il ressentit d'autant plus de joie qu'elle étoit inespérée. Le seigneur de Vaudeuille avoit promis que la liberté d'Ambroise seroit le prix de la cure, et il tint parole.

C'est ainsi que dans un court espace de temps, il signala tout ce qui caractérise le chirurgien éclairé, l'homme ferme et courageux, également attaché aux intérêts de sa profession, de son pays et de l'honneur.

On répète, depuis des siècles (1), que l'erreur est l'apanage de l'humanité ; et jamais rien n'a démenti cette assertion, dont la sévérité s'étend jusqu'aux hommes les plus illustres.

(1) *M. T. Cicer. Philipp. XII.*

Paré avoit nié contre Pineau la possibilité de l'écartement des os du bassin dans l'accouchement difficile : disjonction préparée lentement par suite des lois naturelles, que des faits nombreux ont mise au nombre des vérités-pratiques. Paré unissoit talens et candeur. Il reconnut et confessa qu'il s'étoit trompé. Ce qu'il nous a transmis à cet égard est dicté par cette bonne foi et cette noble franchise qui ne laissent rien à désirer au triomphe de son adversaire et de la vérité.

Sénèque dit, avec autant d'énergie que d'éloquence, que c'est un spectacle bien imposant et digne des regards de la Divinité elle-même, que celui d'un sage luttant contre la mauvaise fortune (1). Qu'on nous permette d'ajouter qu'il n'est guères moins beau de voir un grand homme donner, à l'aveu d'une erreur, l'appareil de la publicité et les formes du repentir.

Né au milieu de ces temps de trouble et de malheur où des Chrétiens, divisés d'opinions, s'entr'égorgeoient au nom d'un Dieu de paix et de bonté, Paré sembloit destiné à voir se perpétuer, dans une succession rapide de Rois indignes du trône, l'exemple de la foiblesse, de la versatilité, du fanatisme

(1) Senec., *de Providentiâ*.

et de la corruption. Combien il méritoit un autre siécle, ce bon Ambroise Paré, lui qui, embrassant tous les hommes dans sa bienveillance, leur consacra sans réserve, son temps, ses veilles, sa fortune et jusqu'à son existence! Quel sera donc le prix de tant de soins, de travaux et de sacrifices? La proscription et la mort. Eh! qu'importe, à l'aveugle ou barbare fanatisme, que Paré soit le prince de la chirurgie, l'ornement de son siécle et le bienfaiteur de l'humanité? Il a reçu le jour au sein du calvinisme : il a suivi la religion de ses pères: voilà son crime: il mourra.

Déja l'heure fatale a sonné, l'horrible Saint - Barthélemy couvre la France de meurtres, de sang et de deuil. Malheur à la secte protestante! Le crêpe funèbre du trépas l'environne de toutes parts! Malheur au bon Ambroise Paré!....... Rassurez-vous, ames sensibles: il ne sera point enveloppé dans cet affreux massacre; il ne périra point...... Et quelle main assez puissante va donc l'arracher à la mort? Eh bien! c'est à Charles IX, à cet ennemi de ses propres sujets, que le ciel confiera le soin de préserver Paré du fer des assassins! Quel est donc cet ascendant des talens et de la vertu qui sait enchaîner la fureur d'un Roi, et réveiller la pitié au fond d'un cœur flétri par le crime, et depuis si longtemps fermé

aux nobles et doux sentimens de l'honneur et de l'humanité? C'est ici (1) qu'il faut arrêter ses regards sur le spectacle des choses humaines. Qui pourroit ne point être frappé de l'apparente bizarrerie qui semble présider aux événemens de la vie, et régir souverainement les actions des mortels? A la vue de ce mélange de la plus exécrable férocité, et des mouvemens d'une pitié active, les idées se confondent, et on se demande : Qui jamais a sondé les abymes du cœur humain? Qui peut se flatter d'avoir porté la lumière dans cet obscur et tortueux dédale? Mais tout le trouble de nos sens se dissippe bientôt, lorsqu'on réfléchit que les desseins de la Providence sont impénétrables; et que, pour manifester sa puissance, elle fait agir une foule de ressorts secrets dont la délicatesse échappe aux foibles instrumens de notre intelligence.

Quoi qu'il en soit, difficilement se dissimuleroit-on que le salut de Paré, dans une semblable occurrence, est un de ces événemens qui ne peuvent s'expliquer qu'en admettant l'intervention d'une cause surnaturelle qui ne permit point qu'on privât de la vie celui qui savoit si bien la con-

(1) Montesquieu, *Grandeur et Décadence des Romains*, p. 123.

server aux autres. D'ailleurs il ne répugne pas, et il est consolant de penser que la conservation d'un grand homme, d'un homme de bien surtout, entre dans les desseins de la Providence.

Echappé à la mort par une sorte de miracle, Paré justifia cette faveur du ciel, en continuant de marcher dans le sentier des talens et des vertus; en faisant participer aux bienfaits de son art les hommes de toutes les classes et de toutes les sectes. Philanthrope par instinct et non par calcul, plein de crainte et d'un saint respect pour la Divinité, quelles que fussent ses opinions en matière dogmatique, il croyoit dignement la servir en servant ses semblables; et cette philosophie en vaut bien une autre.

A cette époque désastreuse où le fanatisme attisoit le feu des guerres civiles en France, la peste, ce redoutable instrument des vengeances célestes, vint exercer ses ravages et combler la mesure des maux qui affligeoient alors notre antique patrie. Chassé de ville en ville par ce fléau destructeur, Charles IX épouvanté consulte l'oracle de la chirurgie sur les moyens d'en arrêter le cours; comme autrefois dans les grandes calamités publiques, l'antiquité consultoit celui de Delphes; avec cette différence que, dirigés par l'intérêt, les passions et la politique, les prêtres

d'Apollon vendoient à la credulité des réponses ridiculement ambigues, et que notre Paré répondit au Roi, en publiant un ouvrage clair et méthodique, résultat de l'observation et de l'expérience. Et l'on doit d'autant plus compter sur l'exactitude des détails et l'excellence des moyens thérapeutiques que ce Traité contient, que pendant les trois années qu'il avoit été chirurgien à l'Hôtel-Dieu, il eut à soigner de la peste une foule d'individus de tout âge et de tout sexe, et qu'il fut lui-même atteint de cette atroce maladie.

Soutenu par une piété sincère, dont sa vie est un parfait modèle, et par un zèle courageux qui ne redoute le péril que pour autrui, Paré s'enferma dans cet asile sacré que la religion et l'humanité tiennent incessamment ouvert à l'indigence malade. C'est là, c'est dans ce domicile de la douleur et de la mort, que, chirurgien habile et citoyen dévoué, on le vit déployer toutes les forces de son ame, toutes les ressources de l'art, et monter à la brèche de son état. C'est ainsi que cette fois encore il fit tourner les leçons du malheur au profit des hommes et de son art.

Ne cessons de le répéter: lorsque Paré naquit, on s'aperçut bientôt que le ciel, en lui prodiguant les plus sublimes qualités du

cœur et de l'esprit, avoit eu l'intention de faire un présent au monde; et que, pourvu de ces dons précieux, il eût figuré avec un égal avantage et brillé d'un même éclat dans tous les postes où l'eussent appelé la fortune et l'inclination. Heureusement la chirurgie fixa son choix. Aussi la science et l'humanité, invariablement réunies dans les sentimens d'une juste reconnoissance, ont inscrit son nom parmi ceux de leurs plus illustres bienfaiteurs, et l'ont proclamé citoyen adoptif des nations.

Bon par instinct, et vertueux sans effort, jamais la pureté de ses mœurs ne démentit celle de ses intentions; on eût dit qu'il marchoit environné d'une atmosphère de bienfaisance. Son ame s'exhaloit dans ses discours consolateurs; et, pour nous servir des expressions sublimes de l'Ecriture: « C'étoit « tout l'homme de bien dont le cœur est « une fête continuelle. » C'est que sa piété qui venoit couronner tant de vertus, lui fit toujours envisager le Souverain Auteur de toutes choses comme le but unique où devoient tendre et ses pensées et ses labeurs. Paré sincèrement religieux est un trait de ressemblance qui le rapproche encore du vieillard de Cos.

Il étoit presque impossible que ce bel ensemble de talens, de vertus et de succès ne

fissent pas arriver Paré au suprême degré de l'estime et de la considération. La haine eut beau lancer ses traits dans l'ombre, et l'envie agiter ses serpens, le chirurgien des Rois, n'en devint pas moins l'idole de la nation, et le guide fidèle de tous les chirurgiens jaloux des progrès de l'art et de leur propre réputation. Malgré le déchaînement des passions, il eut la douce satisfaction de voir commencer son immortalité. Préjugés, esprit de parti, rivalités, autorité des noms, tout plia sous l'excellence de sa doctrine, et l'envie, quoique en frémissant, fût enfin obligée de reconnoître la supériorité de ce grand homme. Juges suprêmes des opinions, le temps et l'évidence firent recevoir ses décisions comme des oracles, et ses préceptes comme lois fondamentales de l'art.

On s'efforça de ressembler à Paré; on s'empressa d'embrasser sa doctrine, non peut-être qu'on la crut la meilleure, mais parce qu'elle étoit ostensiblement la source des brillans avantages, enfans des succès, qui suivent d'ordinaire la faveur du prince. On ne vit pas seulement dans Paré le restaurateur de la chirurgie, mais un homme d'un ordre supérieur. En même temps que les prodiges qu'enfantoient, chaque jour, ses utiles talens, conquéroient à la chirurgie l'estime de la cour et de la ville, les qualités de sa belle

ame lui concilioient encore l'amour et la vénération du peuple et de l'armée.

Influence doublement heureuse des talens et des vertus! L'admiration que faisoit naître le grand homme ne diminuoit en rien le respectueux attachement et la douce confiance que savoit si bien inspirer l'homme bon et sensible.

Recommandés autant par les vertus (1), que par les succès de leur auteur, brillans de tous les genres de mérite, honorés du suffrage des savans de tous les pays, les ouvrages de Paré devinrent les archives de la bonne chirurgie; on s'aperçut qu'en les lisant on devenoit et plus homme de bien, et chirurgien plus éclairé. Le bon Ambroise ne pouvoit sans doute recevoir ni un plus bel éloge, ni une plus douce récompense. Heureux, si ses travaux eussent toujours été les objets de la méditation et du respect!

Veuve du grand homme qui l'avoit élevée à la dignité de l'art et de la science, tout entière au sentiment d'une douleur profonde et solennelle, la chirurgie en deuil

(1) Guillemeau, disciple éclairé d'Ambroise Paré, rendit un service signalé à la chirurgie, en traduisant en latin les œuvres de son maître, dont la doctrine répandue en Europe forma des hommes dignes du législateur de l'art; tels furent les Fabrice, les Marchetis, les Magatus, les Aquapendante, etc.

pleuroit encore sur la tombe de Paré, lorsqu'elle se vit menacée d'un nouveau malheur, celui de retomber dans la nuit du chaos. La vue du riche héritage que laissoit Ambroise, avoit un moment tempéré l'amertume de ses regrets; elle s'étoit flattée que ce legs précieux de son restaurateur, recueilli par ses successeurs avec les signes du respect et de la reconnoissance, deviendroit pour elle la source de nouvelles prospérités. Malheureusement le temps ne réalisa point de semblables espérances, et il n'est que trop vrai qu'après la mort de Paré, ainsi que l'observe le professeur Richerand, l'art chirurgical fit un pas rétrograde.

De tous les élèves qu'il avoit laissés dans la carrière, Pigrai paroissoit le seul en état de soutenir la chirurgie au degré de splendeur où l'avoit portée le génie d'Ambroise; formé aux leçons de ce grand homme, Pigrai fut sans contredit un des praticiens les plus distingués de son temps. Louons-le d'avoir été le disciple chéri, le rival, sans avoir jamais cessé d'être l'ami de Paré. Mais il entreprit de donner une forme abrégée aux œuvres de son maître; et la postérité, loin d'avoir applaudi aux résultats de ses efforts, a jugé que son esprit avoit trahi son zèle, et que l'ouvrage qu'il mit au jour, avoit en quelque sorte

rapetissé la doctrine de l'immortel inventeur de la ligature des artères.

Puisse cet arrêt sévère, mais équitable, effrayer tout mortel téméraire qui dorénavant oseroit porter une main sacrilége sur les productions du génie! Trop heureux de pouvoir à chaque instant les consulter dans nos besoins, en même temps qu'on les fait servir à notre instruction et aux progrès de la science!

On ne remarquera point sans intérêt que la médecine grecque et la chirurgie française ont eu presque la même destinée. L'une à sa naissance fut assaillie par des sectes rivales. A peine le flambeau d'Ambroise étoit-il éteint, que l'autre se vit poursuivie par l'envieuse médiocrité et la routine, trop longtemps importunées du vif éclat dont il avoit brillé.

Que la médecine, presque au sortir de son berceau, n'ait pu se garantir de l'atteinte des systèmes hypothétiques, malgré les caractères de grandeur et de vérité que le beau génie d'Hippocrate lui avoit imprimés; c'est un phénomène moral qu'expliquent suffisamment et l'objet même de cette science, qui de sa nature prête tant aux hypothèses, et le mode d'être de l'esprit humain qui préférera toujours à la vérité les chimères qu'il se crée et dont il aime à repaître son orgueilleuse

foiblesse. Mais qu'un art qui, selon le langage d'un médecin dont le nom est également cher à la science salutaire et aux Muses, se nourrit de faits, se fortifie par l'observation, et devient fécond des trésors d'une lente expérience (1) : que la chirurgie, fondée par les immenses travaux d'Ambroise Paré, et qui, par cela même, sembloit n'avoir rien à redouter ni des systèmes, ni du temps, ni des ignorances, ait été replongée dans une sorte de torpeur et de dégradation, presque immédiatement après la mort de son illustre restaurateur, voilà ce qui a droit de nous surprendre, et ce qui se conçoit à peine, surtout lorsqu'on vient à réfléchir que cet état de choses se lie, pour ainsi dire, à l'époque du réveil des sciences naturelles et littéraires en France.

On s'étonnera toujours qu'au milieu des prodiges de l'une des plus brillantes époques de l'esprit humain, seule de toutes les sciences et de tous les arts, déshéritée des faveurs vivifiantes du souverain, la chirurgie ait été exceptée de la commune impulsion, et qu'il ait fallu attendre le déclin du grand siécle, du siécle des merveilles, pour qu'elle ressaisît

(1) Voyez le Programme de la Société de médecine de Bordeaux, rédigé par son secrétaire général le savant docteur Caillau ; séance publique du 29 août.

la haute considération que lui avoit acquise Ambroise Paré.

Osons le dire, il n'a peut-être manqué à la gloire de Louis XIV, que d'en avoir réfléchi un rayon sur la chirurgie; et la postérité lui reprochera toujours de l'avoir abandonnée à la plus décourageante abjection; lui surtout qui, pendant le cours d'un long règne, fit souvent retentir l'Europe du bruit de ses armes, de ses exploits, et enfin de ses revers.

Un monarque dont les mains triomphantes élevoient à la valeur infortunée ce royal et superbe édifice qui, par sa destination sacrée, suffisoit seul pour l'immortaliser, devoit aussi bâtir un temple à la chirurgie où le talent, le respect et l'émulation auroient déposé les précieux matériaux légués par notre Ambroise, pour servir éternellement de modèle à ceux qui se destineroient à l'étude et à l'enseignement de l'art chirurgical. C'est ainsi que, marchant plus rapidement vers la perfection, on eût appris de meilleure heure à diminuer le nombre des victimes immolées à la fureur des combats, et que, par de constans et inépuisables services, la chirurgie eût indemnisé le genre humain des malheurs de la guerre.

Les sciences et les arts, ces enfans du ciel, avoient atteint le plus haut période

de gloire et de splendeur possibles, et, dans leur vol sublime, s'élevant au dessus de la terre, s'étoient, pour ainsi dire, rapprochés de leur primitive origine; et la chirurgie, délaissée, luttant contre un sort trop rigoureux, commençoit à peine à percer les épaisses ténèbres qui l'accabloient depuis si longtemps. Félix ne souleva qu'en tremblant un coin du voile qui déroboit la lumière; Maréchal, par la célébrité de ses succès pratiques, annonça d'une manière éclatante les beaux jours qui devoient consoler la chirurgie, du long et cruel avilissement où elle languissoit. Il étoit écrit que le dix-huitième siécle, si fertile en événemens, en catastrophes sanglantes et en immenses souvenirs, seroit encore marqué par l'époque mémorable du rétablissement, ou plutôt par une sorte de résurrection de la chirurgie. Enfin parut la célèbre Académie de chirurgie, cette institution digne à jamais de notre admiration et de nos regrets, qui, à son aurore, éclipsoit déja tout ce que l'Europe savante offroit de plus distingué en ce genre. C'est là qu'on apprit à révérer la mémoire et le génie de notre immortel Paré; c'est dans le sein de cette illustre association que sa doctrine, basée sur l'expérience, fut dignement appréciée. On ouvrit, on médita le livre sacré où ce grand homme

avoit déposé le fruit de ses veilles, de ses vastes travaux et les résultats irréfragables de l'observation. Bientôt on vit éclore cette famille de chirurgiens vraiment hippocratiques qui, marchant sur les traces d'un tel maître, préparèrent rapidement le beau siécle de la chirurgie.

Que de noms fameux, que de rivaux de talens et de gloire (1), empressés à relever la statue du restaurateur de l'art chirurgical! O Paré, tu fus sans doute agité de la douce émotion du plaisir, lorsque du séjour de l'éternelle félicité où t'ont placé les vertus de ta belle ame, tu contemplois ce généreux essaim de tes successeurs, ou plutôt de tes enfans, féconder ta doctrine et trouver dans les préceptes qui la fondent la source des vérités les plus importantes et des plus heureux développemens de la chirurgie! On lut Paré. On reconnut qu'il avoit observé la nature, et qu'il en parloit le langage; le bon Ambroise recouvra l'exercice de l'utile influence qu'il n'eût jamais dû perdre. Dès-lors, débarrassée de ses honteuses entraves, objet de l'estime publique, de la spéciale protection et de toute la munificence du prince, la chirurgie prit un noble essor et répandit

(1) *Fervet opus redolentque thymo fragrantia mella.*
P. Virg., *Æneid.*, lib. 1.

des bienfaits et des flots de lumière. Maintenant qui oseroit douter que la réunion d'avantages à la fois brillans et solides, si rapidement conquis à la chirurgie, ne doive être rapportée aux travaux de Paré, ainsi qu'à cette heureuse influence qu'il exerça de nouveau sur les esprits? Qui pourroit compter les inventions (1) aussi importantes que multipliées dont les ouvrages de Paré ont été manifestement l'origine? S'il n'eût pas existé, il est douteux que l'art chirurgical fût jamais arrivé à ce degré de perfection, à ce bel ensemble de moyens dont il est aujourd'hui en possession; du moins est-il impossible de calculer combien il eût été de temps pour sortir de l'état d'ignorance et de barbarie où il sommeilloit depuis des siècles.

Paré fut à la fois trop vertueux (2) et

(1) L'aiguille droite dont Paré se servoit pour opérer la ligature d'une artère d'un membre amputé, lorsqu'elle avoit échappé à sa pince, se courba sous la main du talent et de l'industrie qui la rendirent ainsi d'un usage plus facile et plus général. Cette forme nouvelle donnée aux aiguilles, destinées à porter des liens autour des vaisseaux à oblitérer, dérive des procédés primitifs d'Ambroise Paré, et fut un pas de plus que fit l'art vers la perfection.

(2) La plus exécrable méchanceté osa l'accuser d'avoir introduit du poison dans l'oreille de Fran-

trop supérieur à son siécle pour n'avoir point été souvent en butte aux traits de la calomnie et de l'envieuse médiocrité. Et qui jamais a pu se garantir de leurs coups? Le bon Ambroise ne fut point insensible à ce genre de malheur; et la calomnie en est un que les plus grands hommes ne savent pas toujours supporter.

Enfant des ténèbres et du crime, ce monstre froisse toutes les puissances d'une ame énergique et sensible, qui se révolte, s'agite et se contracte douloureusement sous l'impression des cruels venins qu'il distille de sa bouche empoisonnée.

Mais s'il eut à lutter contre d'injustes adversaires, à repousser les assauts combinés de l'ignorance, des préjugés et de la calomnie, que d'amples motifs de consolation, le bon Ambroise ne trouva-t-il pas dans cet accord flatteur de suffrages, de confiance et d'attachement dont le comblèrent les citoyens de toutes les classes et de toutes les conditions? Parvenu à ce degré de considération et de célébrité au delà duquel l'esprit le plus avide et le plus ambitieux n'eût pu rien désirer, il ne se

çois II, en pansant ce prince. Cette atroce inculpation, reléguée dans je ne sais quel écrivain obscur, est trop grossièrement calomnieuse pour avoir jamais séduit personne.

montra que plus modeste et plus assidu à remplir les devoirs de sa pénible et honorable profession. Quoique attaché par son titre et par ses fonctions à la personne des Rois, il n'en fut pas moins l'homme de la nation et de l'armée, ou plutôt il étoit l'ame de la chirurgie civile et militaire.

L'étranger qui l'envioit à la France, invoqua souvent les secours de ses talens et de son habileté, et toujours l'étranger eut à se féliciter d'avoir connu notre bon Ambroise (1). Mons lui dut les jours d'un personnage distingué, victime de la fureur des combats; et, au milieu de fêtes publiques, des cités riches et populeuses font solennellement éclater leur reconnoissance. Tant il est vrai que les hommes en qui brillent de rares talens et surtout une active bienfaisance, naissent moins encore pour l'illustration, que pour le bonheur du monde!

Ambroise Paré avoit trouvé dans son génie les moyens de restaurer et peut-être de créer la chirurgie, et dans son ame bonne et sensible, l'instinct du bien, un penchant irrésistible à le répandre, un zèle infatigable qui ne connut de bornes

(1) Le marquis D'avret, d'une des plus grandes maisons de Flandres, dut la vie aux soins d'Ambroise Paré. — Voy. *Hist. de l'Académie royale de chirurg. t.* 4, *et les OEuvres de Paré*, p. 1223.

que celles de l'impossible. Son cœur franc, noble et généreux, son esprit juste et ferme, sa bonté, son inépuisable bonté, se peignent dans ses ouvrages qui attachent doublement et par leur mérite réel, et par le charme qu'ils empruntent au langage simple et naïf dans lequel ils sont écrits.

Pour se consoler de tant de perfections, l'envie ne manqua point de lui chercher des défauts. Inutiles efforts! C'étoit chercher des taches au soleil. Des siécles se sont écoulés, et notre Ambroise, au milieu des révolutions qui changent la face des arts et des empires, reste tranquille possesseur des titres si doux de restaurateur de la chirurgie en France, de grand homme et d'excellent citoyen; et son nom, qui rappelle l'heureuse alliance du savoir et de la bonté, soutenu par le génie de la bienfaisance et de l'humanité, vole impérissable sur le torrent des âges.

Mânes d'Ambroise Paré, mânes d'un grand homme, planez avec satisfaction sur cette savante et illustre assemblée! Sensible aux accens de l'admiration, du respect et de la reconnoissance, accueillez-en aujourd'hui l'hommage public et solennel! Daignez sourire aux efforts d'une foule empressée, qui vient, après deux siécles, rajeunir les titres de votre gloire et de votre immortalité!

FIN.